

de mes belles compatriotes ; du reste, je pensais déjà ainsi autrefois, lorsque j'épousai Mlle Hélène de Vauclair.

—Décidément, mon ami répliqua le général, vous êtes sous le charme, et vous ne vous apercevez pas qu'en dévorant ainsi des yeux cette enfant, vous l'intimidez.

—J'en demande pardon à Mlle Emilienne Lormont ; mais elle ne peut m'en vouloir de mon admiration et de la vive sympathie que, moi aussi, j'éprouve pour sa personne.

Mademoiselle, ajouta-t-il, vos parents sont bien heureux !

—Je les ai perdus, monsieur, répondit Emilienne.

—Orpheline ! fit tristement le marquis... Ainsi voilà la vie ! Chacun ici-bas a ses peines ; vous n'avez plus de parents et moi je n'ai plus de fille !

Emilienne salua les deux hommes et se dirigea vers la porte.

Le marquis, très ému, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Alors il poussa un soupir et dit au général :

—Thérèse aurait l'âge de cette jeune fille ; je ne saurais vous dire à quel point cette charmante enfant m'a remué l'âme jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Pendant ce temps, Mme de Vauclair et Emilienne traversaient l'antichambre. Soudain la porte par laquelle elles allaient en sortir s'ouvrit, livrant passage à Rosina Balti.

L'ancienne nourrice éprouva une commotion violente, puis resta immobile, les yeux fixés sur la jeune fille avec une expression d'effarement et de stupéfaction. La générale et Emilienne passèrent devant elle sans qu'elle fit un mouvement.

Mme de Vauclair accompagna l'ouvrière jusqu'à la porte de l'appartement.

—A bientôt, mon enfant, lui dit-elle en l'embrassant de nouveau.

Quand elle rentra dans l'antichambre, Rosina, toujours à la même place, était comme clouée au parquet.

—Madame, demanda-t-elle d'une voix tremblante, quelle est donc cette jeune fille ?

—C'est Mlle Emilienne Lormont, l'ouvrière en dentelles.

—Ah ! fit Rosina Balti.

Et elle poussa un profond soupir.

#### VI.—DEUX JEUNES FILLES

Si nous avons réussi à faire connaître à nos lecteurs le caractère étrange de la marchande à la toilette, ils ne seront pas surpris des contradictions que l'on rencontre chez cette femme, qui faisait marcher de front les intrigues les plus équivoques, difficiles à justifier, avec le dévouement maternel poussé jusqu'au complet oubli d'elle-même.

Cette tendresse qu'elle avait pour Paul, elle l'avait également donnée à Georgette.

Sans doute, elle s'était attachée à la jeune fille parce que sur elle reposait le bonheur de son fils ; mais aussi par cette considération moins honorable que Georgette était la fille du marquis de Mimosa—elle avait tout lieu de le croire—et l'unique héritière d'une fortune considérable.

Elle veillait sur la jeune fille avec la même sollicitude que mettent certaines femmes prudentes à préserver leurs filles des écueils contre lesquels elles se sont heurtées.

Aussi évitait-elle de faire entrer la fiancée de son fils dans le magasin que fréquentaient des clients et des clientes très mêlés.

Comme, dans son idée, Georgette était appelée à un rôle brillant dans le monde, elle tenait à compléter son instruction afin qu'elle ne se trouvât pas un jour au-dessous de sa situation.

Très instruite elle-même et ayant complété l'enseignement de sa jeunesse par les leçons pratiques qu'elle avait reçues dans ses voyages en pays étrangers, elle s'était faite l'institutrice de la jeune fille et vue encouragée dans sa tâche par les progrès rapides de son élève.

Douée d'une intelligence très vive, Georgette saisissait facilement et retenait tout ce qu'on lui apprenait.

Léonie ne se bornait pas à l'étude de l'histoire, de la géographie, de la littérature et des sciences dans leur partie élémentaire, elle ne négligeait pas les arts d'agrément. Un pianiste distingué venait trois fois par semaine donner des leçons à la jeune fille.

Les journées se passaient rapidement et agréablement, car Mme Prudence avait le talent de donner une forme attrayante aux études les plus arides.

De temps à autre elles se promenaient ensemble, visitaient les monuments, les musées, et Georgette rapportait toujours des aperçus nouveaux. Le cercle de ses idées s'élargissait, et déjà elle aurait pu se mêler à toutes les conversations sans qu'on soupçonnât les lacunes résultant de son éducation première.

Mais il y avait un point sur lequel l'influence de la marchande à la toilette pouvait n'être pas sans danger.

Léonie avait toujours apprécié très haut les satisfactions de la

vanité et de l'orgueil, et en les procurant à Georgette elle croyait pouvoir lui mieux prouver son affection.

Elle aurait voulu qu'elle fût toujours mise à la dernière mode ; jamais, pour sa fille, les étoffes ne seraient assez belles, assez riches, la coupe des vêtements assez élégante. Elle voulait être libre de se montrer accompagnée d'une jeune fille dont l'éblouissante beauté serait encore relevée par l'éclat de la parure.

Certes, s'il n'eût tenu qu'à elle, Georgette serait devenue terriblement coquette. Elle était jeune et fille d'Eve ; elle se serait volontiers admirée dans une magnifique toilette.

Les habitudes de coquetterie, presque toujours pernicieuses, étaient d'autant plus à craindre pour Georgette que Léonie avait su s'emparer de sa confiance et qu'elle obéissait à la direction de la mère de Paul avec une grande docilité.

Heureusement, le jeune artiste était là. Il admettait que Georgette fût bien mise, mais seulement avec une élégante simplicité. Non seulement le luxe dans la toilette contrariait ses idées et serait mal vu par le sculpteur sur bois, mais il ne convenait pas à Georgette, belle surtout de sa modestie et de sa simplicité.

Il avait tout de suite mis un terme aux exagérations de sa mère et aux vellétés de coquetterie de sa fiancée.

Un matin qu'il devait sortir avec elles, et attendait dans le petit salon qu'elles eussent achevé de s'habiller, sa mère l'appela et lui montra Georgette parée avec une recherche inaccoutumée. Le costume, acheté la veille, sortait d'une maison renommée de la rue de la Paix ; la jeune fille avait au poignet un riche bracelet, à son doigt une bague magnifique et en haut de son corsage, comme broche, une superbe émeraude entourée de perles fines.

—Paul, dit la mère, admire ta fiancée, regarde comme elle est belle !

Le jeune homme resta froid, arrêtant sur Georgette son regard attristé.

—Tu parais mécontent, lui dit Léonie.

—C'est vrai, ma mère, répondit-il ; Georgette n'a pas besoin d'être ainsi parée pour me plaire ; je la trouve beaucoup plus charmante avec la simplicité de toilette qui convient à son âge que sous ce costume et avec ces bijoux qui semblent destinés à attirer les regards des passants.

—Décidément, mon ami, je ne te comprends pas, tu es d'un puritanisme...

—Mon Dieu, chère mère, vos intentions sont bonnes assurément, mais plus que jamais, en ce moment, elles sont en opposition avec mes idées ; et tenez, je n'oserais pas conduire Georgette habillée ainsi chez mon père.

La jeune fille paraissait quelque peu attristée de l'effet produit par sa toilette sur son fiancé.

—Eh bien ! ma fille, l'interrogea Mme Prudence, vous ne dites rien ?

—Je ne dis rien, mère, mais je pense que Paul a raison.

—C'est bien, ma bien-aimée Georgette, c'est très bien !

S'adressant à sa mère :

—Elle est jolie et lui va très bien, la robe que lui a faite votre couturière ; c'est cette robe qu'elle doit mettre pour sortir. Et puis, ma mère, pas de bijoux comme ceux-là ; je préfère de beaucoup les premiers que vous lui avez donnés, ils peuvent être portés par une jeune fille.

Déjà Georgette s'était mise en devoir de changer de vêtement et de parure.

La marchande à la toilette avait compris, elle aussi, et, dès lors, elle se garda bien de s'attirer des reproches de son fils.

Ainsi avait été détruite l'influence que la vanité de Léonie aurait pu exercer sur les goûts de Georgette.

La jeune fille s'était prise d'une vive affection pour le père de Paul, et elle était encore préservée par le grand bon sens du sculpteur et les conseils qu'il lui donnait.

Un jour, Paul lui ménagea une agréable surprise : en arrivant rue Saint-Maur, à l'heure du déjeuner, elle trouva chez le sculpteur sur bois M. Delmas avec ses deux enfants.

Quelle scène attendrissante !

Dans les lettres de Georgette à M. et à Mme Delmas, comme l'expression de ses sentiments d'affection et de reconnaissance était froide en comparaison des effusions de sa tendresse !

Elle prenait tour à tour les enfants et les comblait de caresses. Les yeux pleins de larmes, elle rappelait à Paul que c'était entre Germaine et Henri qu'elle lui était apparue la première fois.

Et ils lui revenaient en foule, les souvenirs des bonnes heures passées sous le toit hospitalier de M. Delmas.

Mais quelle joie aussi pour le frère et la sœur ! Comme ils étaient heureux de revoir leur bonne amie Georgette !